Ms. gall.
Fol. 163.

21

Durch beigelegtes Memorandum hat der Präsident von Rachelbel-Gehag in der Kürze das Schwedische Journal-Consulat Lundblad empfohlen und zugleich um den königlichen Leibbibliothekar Hrn. Schenk. Der Verfasser des Mem. ist wahrscheinlich der Schwedische Historiker Lundblad, Bruder des Hrn. Consuls.

1836. Geschenk des Präsidenten von Rachelbel-Gehag:

Acc. der Handschriften. N. 759.

Extrait d'un Manuscrit intitulé: Histoire des principaux événements du Siècle passé en Suede concernans particulièrement les 25 années qui ont précédé la réunion de la Norvège à la Suède. 1814.

Misc. gall. fol. 163.

Tr

ms. gall. Fol. 163.

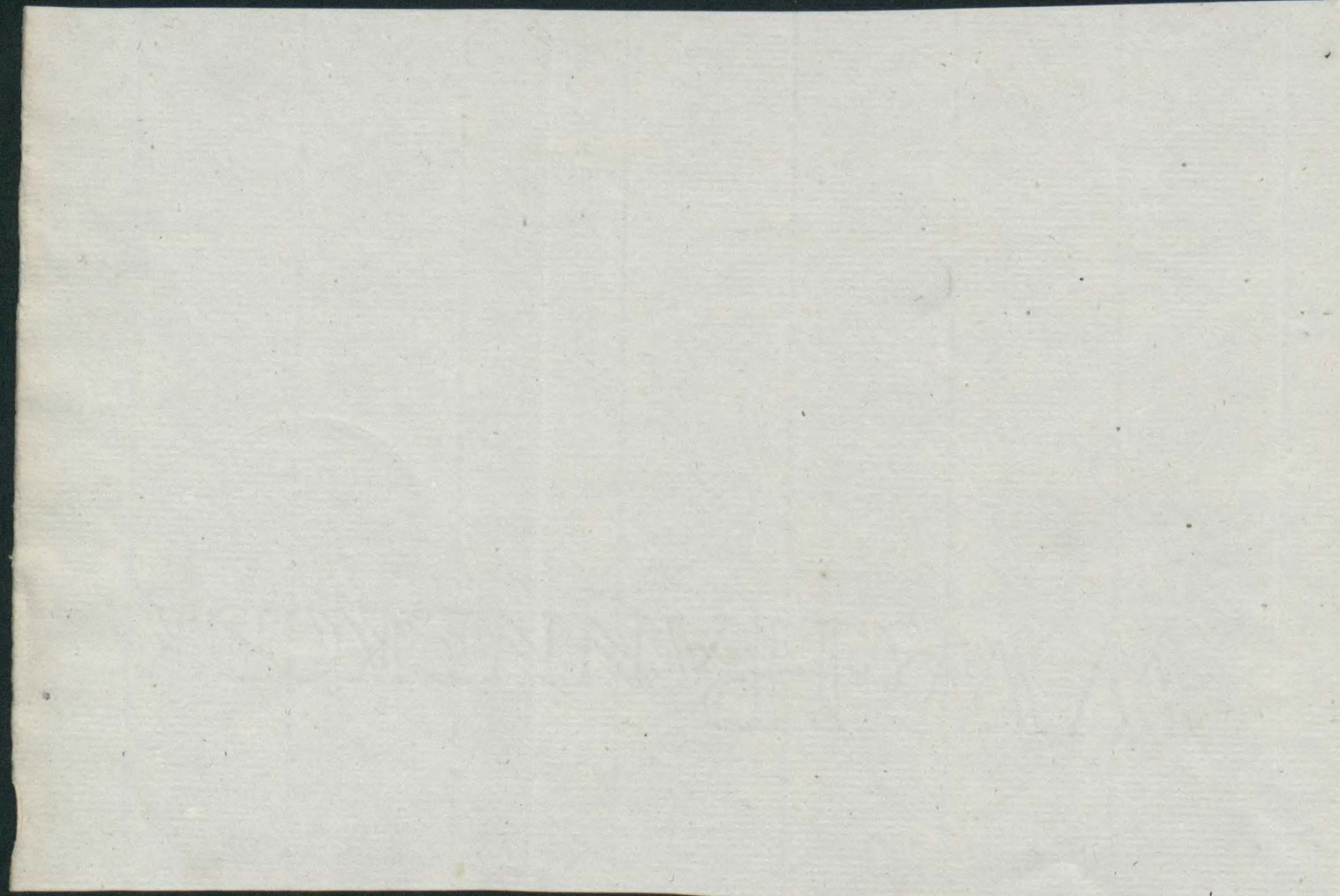
Extrait

Cat. dec. 759.

d'un Manuscrit
intitulé :

Histoire des principaux evene=
mens du siècle passé en Suéde,
concernant particulierement les
25 années, qui ont precedé la réu=
nion de la Norvège à la Suéde
1814.

Ex
Biblioth. Regia
Berolinensi.



Remarque preliminaire

Ce manuscrit, n'étant pas fait pour être mis sous les yeux de nos contemporains, a pour but d'éclairer la posterité des événemens de nos jours. J'ai taché de mettre à nud les faits, pour les consigner avec le simple crayon de la verité; mais avec les égards dûs à un grand sujet. Les erreurs, que j'ai pu commettre, ne sont pas dangereuses, j'espere; car la ligne d'une revolution sociale, qui a tout soumis au code de la publicité, est si impérieusement tracée par la force des choses, que rien ne peut en dévier impunément. Au reste la verité est toujours l'allié le plus puissant de l'espece humaine; car elle seule est inalterable et immortelle sur la terre.

Ex
Biblioth. Regia
Berolinensi.

"————" Le vieux roi, qui venait de supporter le poid des événemens dans les momens les plus terribles, fut profondement affecté par la mort precipitée du Prince royal Charles Auguste. Les bruits funestes qui l'accompagnerent et les excès cruels auxquels ils donnerent lieu, accablerent d'un double fardeau le coeur sensible du monarque. L'alteration de sa santé en fut sensible : il n'avait qu'une ame ebranlée dans un corps souffrant. Chaque instant fit trembler pour ses jours.

Diète d'Orebro 1810 et l'élection du Prince de Ponte Corvo au trône de Suède

Jamais époque depuis la revolution ne fut plus critique que celle-ci. Les nouvelles institutions de l'état, à peine ébauchées, etaient mises à l'épreuve des commotions civiles et politiques ; le corps social portait encore l'empreint de sa formation précipitée et imperieuse ; car il fallait attendre du tems et de l'experience une perfection qu'il n'etait pas dans les facultés de l'es-

prit humain de donner, un premier jet, à un ouvrage si grand et si difficile; la fermentation revolutionaire dont le Comte Fersen fut l'illustre victime etait à son comble; nos relations politiques avec la France alors toute-puissante, furent de jour en jour plus équivoques à cause de notre impuissance à faire observer strictement les principes du Système continental; la premiere condition de la paix qui demembrait la Finlande de notre territoire, nous prescrivit une guerre maritime, que nous etions hors d'état de soutenir; les sources de la prospérité publique etaient taries par les suites cruelles d'une guerre sans exemple dans nos fastes; l'Angleterre nous regardait déjà d'un oeil soupçonneux et se preparait à des mésures qui pouvaient etre provoquées par le changement de notre Système politique — tout annoncait une crise inévitable lorsque la vacance d'un heritier au trône re-

nait combler les dangers de l'état.

La diète convoquée devait se rassembler à Orebro le 30 Juillet. La capitale ne jouissait pas encore du calme nécessaire aux déliberations des représentans, une grande partie des troupes y restant encore pour veiller à la sureté publique.

Le peu de tems qui s'écoula avant l'ouverture de la diète fut marqué par diverses énonciations précoces au sujet de la nouvelle élection au trône. Pour en juger il faut connaître toutes les circonstances qui pouvaient y influer. L'état politique de l'Europe y tient une place importante, car la situation de la plupart des anciens gouvernemens depuis l'avénement de Napoléon, était en effet nouvelle et imprévue sous beaucoup de rapports. L'Angleterre et la France etaient à la tête des deux grandes factions qui partageaient le monde. et leur lutte devait decider en dernier ressort du renouvellement de

l'ordre sociale et politique de l'Europe.
(De quel coté qu'on se rangeât, il y avait des dangers incalculables à courir : la politique la plus sage aurait dû preferir de tenir le milieu entre ces deux factions ; mais la Suède n'avait plus de choix. Elle venait de faire une rude épreuve de son alliance avec l'Angleterre, et longue, dimembrée et déchue, elle signa la paix, la force des choses l'entraîna dans la grande ligue continentale. Neanmoins la nation suédoise s'attacha encore de bonne foi à la France, parceque cette puissance pouvait seule nous indemniser des grandes pertes que nous avions souffertes : ce fut là le principe fondamental de la politique d'alors.

Il était clair qu', en suivant cette route, le gouvernement, toutefois sans perdre de vue ce qu'il devait à sa propre dignité et à l'indépendance de la nation, ne voulait rien entreprendre qui fut contraire à

la France, et cette puissance ne pouvait pas être indifférente au choix que la Suède allait faire d'un héritier au trône. On pourra juger des véritables sentimens de la France à ce sujet par l'article suivant, inséré dans le Journal de l'Empire en date du 17. Juin—

Le coup funeste qui vient de ravir à la Suède un Prince plein de courage et de talens, rendra nécessaire la convocation d'une diète extraordinaire. Cependant l'attitude politique de ce royaume n'en subira point de changement. On prévoit que les suffrages du peuple suédois ne pourront être partagés que par les princes qui embrassent la cause du système continental. Sans doute on mettra sur la liste un Prince d'Oldenbourg et un Roi voisin, qui, lors de la dernière élection au trône, fut préféré par les provinces de Gothland et de Dalécarlie au feu prince d'Augustenbourg. En tout tems les Anglais

ont craint la réunion des trois couronnes scandinaves parcequ'ils savent que la suite immédiate de la fermeture de la Baltique serait une guerre offensive dans la mer du nord et des inquiétudes perpétuelles pour les côtes de l'Ecosse et de l'Irelande. Voilà pourquoi, à la diète de 1743, l'ambassadeur anglais sut empêcher l'election d'un héritier au trône appellé d'ailleurs par la voix publique; mais le triomphe de l'ambassadeur anglais fut alors préparé par une puissance actuellement en guerre avec l'Angleterre. Tout suédois éclairé et bien intentionné saura apprécier les tristes funestes que ces machinations de la politique anglaise ont exercées à sa patrie. Dans tout le nord il n'existe guère dans ce moment qu'un seul sentiment national: c'est celui de la nécessité de s'unir étroitement et de se tenir en garde contre toutes les insinuations qui pourraient être

fautes de la part du gouvernement anglais.

D'après des indices si peu equivoques l'on ne pouvait guère se méprendre sur les véritables intentions de Napoléon. Il voulait le Roi de Danmarc, et rien n'était plus conforme à sa politique gigantesque. En parlant d'un Prince d'Oldenbourg /parent de l'Empereur Alexandre/ il ne voulait qu'endormir la Russie en méditant sa perte. Il était clair qu'il chercherait à créer un contrepoid plus sûr et formidable dans le nord en réunissant les couronnes scandinaves sur la tête d'un Prince, déjà tombé dans le gouffre de sa puissance et dont la soumission fidèle devait être à jamais affermie s'il pouvait de cette manière le faire complice de sa propre grandeur. Telles étaient les intérêts de Napoléon : Nous vous examiner maintenant la direction plus importante des esprits en Suède, où le sentiment national allait se prononcer indépendamment

de ces considérations politiques.

Dans toutes les circonstances qui sont à la décision du public, c'est la premiere impression reçue qui est la plus forte parcequ'il est plus commode de repeter les idées d'autrui que d'en former de nouvelles et les combiner avec discernement. A peine la nouvelle de la mort du Prince royal fut elle connue à Stockholm que la pensée du Roi fut dirigée en faveur de frere du feu Prince / le Duc Frederic d'Augustenbourg /. Le Baron Adlerspparre, qui était à la tête du parti qui avait agréé l'election du prince Charles Auguste, avait determiné le Roi pour son frère. Sans doute si les vertus de l'homme privé, la bonté du caractère et l'erudition d'un savant sont les qualités les plus requises pour gouverner les états dans les momens de danger, la Suede n'aurait pu faire un meilleure choix. Mais le Duc d'Augustenbourg, il faut le dire, n'était pas

l'homme du siècle de Napoléon. Il n'était pas celui qu'il fallait mettre à la tête d'un royaume faible et ébranlé au milieu des secousses qui avaient fait crouler tant d'états. Mais comme le malheureux Prince Charles avait été l'idole du peuple, on croyait peut-être aller au devant des vœux de la nation en désignant son frère pour la succession au trône. Pour ce qui concerne plus particulièrement le Roi, il ne voulait le Prince d'Augustenbourg que parce que ce Prince était de la maison de Holstein à laquelle il était attaché par les liens du sang.

Le conseil d'état était de l'avis qu'on devait écrire à l'Empereur Napoléon pour tacher, sinon de regler la nouvelle élection sur ses opinions, au moins de l'intéresser en notre faveur, tout en lui faisant part des intentions du Roi. Par ordres de S. M. Mr de Wetterstedt se mit à écrire dans le conseil même cette lettre qui fut conçue

de maniere à faire connaître à Napoléon le penchant du Roi en faveur d'un prince danois. Ψ En même tems le Roi dépêcha le colonel Holst avec des communications secrettes là dessus au Duc d'Augustenbourg. Mr de Holst, brave et digne Norvegien le plus intimement attaché au feu Prince Royal, était en effet l'homme le plus propre à remplir cette mission. Il pouvait mieux que personne inspirer de la confiance au Duc et ôter les impressions défavorables qu'il aurait pu prendre contre la Suède, où le sort de son malheureux frère ne pouvait que lui rapeller tant de tristes souvenirs. Holst partit environ quinze jours avant l'ouverture de la diète. Evitant la route de Copenhague, il se porta avec rapidité sur le château de Gravenstein, où le Prince

---

Ψ. Verbalement: "Une union étroite entre la Suède et le Danemarc étant également à l'avantage de ces deux puissances, et de la France, le choix d'un prince danois paroit le moyen le plus sur d'y parvenir. Le Roi demande donc sincerement l'avis de l'Empereur à ce sujet." On envoyait deux exemplaires de cette lettre par différentes routes. Celle qui arriva la premiere fut portée par le Capit. C. Mörner.

paraît l'été. Holst lui remit une lettre
du Roi, portant le vif désir de S. M. "que
le prince adoptât la succession au trône
en cas que l'on réussit à la faire tomber
sur lui." Le Duc, homme vertueux, aimable
et instruit; mais auquel les circonstances avaient
refusé toute occasion de donner des preuves
de fermeté, de force d'ame et de courage per-
sonnel, resta indécis au premier moment. Son
épouse même, dont le courage fut guidé par
une plus grande pénétration l'en dissuadait
absolument. Elle voulait placer la couronne
de Suède sur la tête du Roi de Danemarc. Né-
anmoins le Duc dépêcha sur le champ un
courrier à son Monarque pour être informé
de son avis. On pouvait en prévoir l'issue.
Le retour du courrier fut immédiatement
suivi par le départ de Mr. Holst. Le
Duc croyait pour sa personne devoir accepter
l'honorable vocation. Il répondit au Roi
par une lettre respectueuse et pleine de recon-
naissance, mais où l'on retrouve les cou-

sidérations délicates qui lui paraissaient y mettre obstacle. "J'apprends, dit-il, que le grand et salutaire plan de la réunion des trois couronnes Scandinaves s'oppose à mon élection; que le Roi de Danmarc en a déjà fait des propositions à Votre Majesté et qu'elles sont favorisées et appuyées par l'Empereur Napoléon —".

Rien n'était plus vrai. Un nouvel aspirant s'était inopinément présenté dans la lice. Le 24 Juillet, avant même que les états eussent été assemblés in plenis, le Ministre Danois Comte Wernath et le Chambellan Selby arrivèrent à Orebro. Selby qui venait directement de Copenhague apportait au Roi une lettre de la part de son Souverain. Dans cette lettre le Roi de Danmarc, regrettant la perte que la Suède venait de faire, et se donnant beaucoup de peine pour fixer l'attention sur les avantages de la réunion des trois couronnes du Nord, finit par inviter le Roi lui-même

d'y contribuer. Je prie Votre Majesté de considerer, dit il, qu'en usant de son influence sur les Députés de la diète pour qu'ils se déterminent à ouvrir la perspective d'une union entre les nations qu'Elle et moi nous gouvernons, en reunissant leurs suffrages en ma faveur, Votre Majesté établira la base du bonheur des peuples du Nord. Ψ.

Selby et Bernath, dans leurs conférences avec le Comte d'Engestrom s'appésantirent sur le même sujet, jusqu'aux dé-

---

Ψ. En même tems Mr. Munk af Rosenschold Professeur à Lund (connu depuis la diète de Norrkoping 1800 où il contribuait à faire adopter aux états le fameux plan de realisation de la monnoie) fut invité de se rendre à Copenhague, où il eut plusieurs conferences avec les conseillers intimes du Roi de Dannmarc. Parmi les ouvertures qui lui furent faites, et dont il devait faire usage à la diète, il en était que la résidence du Roi de Dannmarc (en cas qu'il fut élu) serait transferée à Stockholm, et que l'armée, en cas de guerre, serait commandée par un général suédois &c.

jours à l'honneur de leur propre nation. Ils affirmèrent que dans cette union, la nation suédoise plus forte, plus brave, plus industrieuse et sous tant de rapports supérieure à sa voisine danoise, ne manquerait pas à jouer le premier rôle, et que tous les avantages de la réunion échoueraient à son partage. On ne put nier que ce plan offrait l'apparence d'un grand intérêt. Le Ministre d'état danois, Comte Schimmelmann, dépeignit en homme habile, dans une brochure intitulée "Aux Suédois par un habitant d'Altona", les avantages de cet arrangement. Elle fit des proselytes, car la parole prête à toutes les hypothèses sa docile assistance. Mais deux nations, accoutumées depuis des siècles à se regarder comme ennemis nés, et portant en outre tant de souvenirs funestes de leur union jadis, ne peuvent guère la renouveller qu'au détriment de celui qui perdra son ancien gouvernement. La prépondérance se trouvera nécessairement

quelque part : l'un ne veut pas la céder à l'autre : de là ces dissentions journalières, qu'il faut du tems et de la sagesse pour apaiser ; mais qui peuvent, sous un gouvernement arbitraire et irréfléchi, provoquer la revolte ou finir par l'oppression absolue de l'un ou l'autre. Quoiqu'il en soit de ces appréhensions, le Roi avait pris son parti par rapport à la succession. La proposition du gouvernement danois fut donc rejetée et les deux Ministres partirent le jour suivant d'Örebro. La réponse Ψ qui fut remise au gouvernement danois portait " que le Roi de Suède ne tarderait pas à faire part au comité secret de la diète de l'importante proposition qui lui avait été faite ; qu'il ne pouvait pas cependant en prévoir le résultat, la question

---

Ψ Elle fut présentée un mois après à Copenhague par le Ministre de Suède Mr d'Oxenstierna —

ne dépendant que de la décision des états, mais que leur choix serait indubitablement digne d'une nation illustre, également jalouse de sa gloire et de son indépendance politique.

En effet on ne pouvait rien prévoir sur la décision des états ; mais comme le gouvernement, en pareil cas, use quelquefois d'une grande influence sur la diète, il pouvait facilement donner une direction aux esprits qui pouvait emmener le résultat désiré — On croyait être sur le point d'y parvenir —

J'ai dit plus haut que le Roi, qui penchait en faveur du Duc d'Augustenbourg, avait annoncé ses intentions à Napoléon par une lettre particulière. Pas un de ces coups de hazard, qui ne se soumettent pas aux calculs des humains, cette lettre fut remise à une personne à laquelle on ne supposait pas l'audace d'esprit qu'elle montra. C'était le capitaine

C. Morner, qui avait demandé ce voyage
de courrier pour arriver plus facilement
en France, où il voulait entrer au service.

S'il est vrai que souvent de grands
événements proviennent des plus petites
causes, on n'en trouverait guère un exem-
ple plus frappant que celui que je
vais citer. Le lecteur verra avec
l'intérêt de la curiosité comment cet in-
dividu obscur s'élève à l'horizon his-
torique comme le premier moteur de l'élec-
tion d'un héritier au trône, qui alors ne
se trouva pas même sur la liste des
candidats. Morner, tout inconnu et insig-
nifiant qu'il fut, porta dans le fond de
son ame une hardiesse froide, qui fut acquit-
tonée par le danger et par les fautes fu-
nestes qu'il croyait inévitables du choix d'un
Prince, sans expérience, sans appui moral ou
politique et totalement étranger à ce siècle
d'orages. Comme bien d'autres, Morner
avait toujours eu vue une restauration de

nos anciennes provinces, cedées à la Russie
il ne voyait d'autre moyen d'y parvenir
qu'à l'aide de la France. Or la voie
la plus sure de se donner une prépon-
derance morale et s'assurer de l'appui
de la France, était d'appeller à la suc-
cession au trône un Prince français, ca-
pable de mettre dans la balance le
poids supérieure que donne une grande
reputation militaire — c'est là le point
de vue politique, quoique trompé par les
faits, qui fit naître dans l'imagination
de Morner l'idée, à laquelle la Suede
doit sa restauration heureuse.

Morner qui n'avait pas particulière-
ment fixé son choix entre les illustres noms
qui firent alors la gloire de la France, vou-
lait d'abord faire entrer le Prince de Neucha-
tel (Maréchal Berthier) dans la lice; ψ
mais sentit bientot la difficulté d'abor-
der la question dans l'état obscur et
isolé où il était. Mr Signeul (residant

ψ parce qu'on croyait ce prince pour le plus de l'attachement de l'Empereur et que son choix par conséquent, devait donner le plus d'ombrage aux intérêts; Mais Morner

pour nos affaires commerciales en France / etait alors à
Paris, et Mornet, ayant confiance en lui comme
attaché à la cause et la revolution, lui fit part de son
plan. Soignal, etonné par l'audace et la concep-
tion donna toutefois dans les idées de Mornet,
Mais connaissant mieux que lui les principes et le
caractere du maréchal Berthier, il détourna ce
projet, parceque ce Prince, tout plein de talens qu'il
fut, n'etait pas fait pour etre premier Magis-
trat d'un état libre, etant habitué depuis dix
ans à n'etre qu'un instrument docile du des-
potisme croissant de Napoléon. Soignal dirigea
alors les idées de Mornet sur un homme, qui, de la-
veu de la France et de l'Europe entiere avait parcouru
avec une reputation sans tache les epoques les plus
critiques de la revolution et dont les principes et le
caractere etaient dignes de sa gloire militaire — émule
de celle de Napoléon — c'etait le Marechal Prince
de Neufchatel. Sa reputation de grand capitaine,
et d'homme d'etat, ses vertus privées, ses princi-
pes manifestés en faveur de la liberté et de l'in-
dépendance des peuples, sa rare popularité, sous

caractere noble et hautain, qui lui avait reconcilié tous les coeurs — tant d'avantages devaient necessairement fixer les regards sur lui. Ajoutons encore que les plus beaux souvenirs attachaient le peuple suédois au nom de ce Prince. Il avait manifesté dans plusieurs occasions, son attachement et son estime pour la nation suédoise comme la plus brave et illustre du nord, designée au reste comme allié naturel de la France. Nos malheurs nous avaient mis en rapports avec lui, et en ennemi généreux et magnanime il ne pouvait que regretter le sort, qui condamnait ce peuple, berceau des grands Gustaves, à être le jouet des passions irritées et à payer par son sang et par ses trésors les erreurs d'une domination insensée. Quoique cette guerre comme celles de la revolution portait le caractere d'un sombre violence, cet illustre guerrier savait toujours en adoucir les maux par l'influence de son caractere personel. Ses soins pour maintenir la discipline, l'art qu'il posseda d'animer les soldats uniquement par le motif desinteressé du point d'honneur, ses ménagements pour les

pays qui furent le théâtre de la guerre, ja com-
passion pour les malheureux; ses égards déli-
cats pour les prisonniers de guerre ont été recon-
nues par tous ceux qu'il a combattu. Les Suédois, qu'il cherissait toujours, comme les Français du Nord en portaient le plus beau témoignage:
Lorsque (en 1809) la politique infidèle de Napoléon
nous renvoya à la discrétion de l'Empereur
de Russie, le Prince de Ponte Corvo, comme chef
des troupes françaises dans le nord de l'Alle-
magne fut ordonner de son propre chef, de cesser
les hostilités contre les Suédois et reçut avec
les marques du plus vif intérêt le premier Officier
(Mr de la Grange) qui venait lui annoncer la revo-
lution qui sauva la Suède. Mais le Prince
cède à ces sentiments généreux au depens de la fa-
veur de l'Empereur qui, mécontent de ces ménage-
mens, lui ordonna de remettre les choses sur le
pied où elles étaient. Les Suédois, voyant le
Prince regretter une politique, qui lui refusa de suivre
les dispositions de son coeur, ne pouvaient que lui
vouer une profonde reconnaissance, et rentrés dans
leurs foyers ils ne cesserent de celebrer le nom

d'un guerrier, qui dans cette triste époque, fut le seul, qui prenait de l'interêt à nos malheurs.

Voilà en Suède, ce qui avait donné à ce Prince une grande popularité et des avantages marqués sur tous ses rivaux. Je n'ai pas besoin d'observer d'ailleurs qu'on devait précisément trouver en lui ce dont un peuple a besoin dans une circonstance pareille, un homme, non seulement familiarisé avec le pouvoir, mais accoutumé à la liberté, un des premiers magistrats d'une republique. Son caractere s'était mûri au sein des tempêtes et l'expérience l'avait initié aux secrets du siècle. Il était en effet le plus propre à remplir les vœux de la nation suédoise. On se détermina donc pour lui —. Attaché par les liens du sang à la maison impériale de France, son élevation paraissait devoir être agréable à

l'Empereur et nous garantir à jamais son puissant appui —— Mais en cela l'apparence différait beaucoup de la réalité.

L'Empereur dont les intérêts par rapport au nord étaient, comme je viens de développer, dirigés dans un autre sens, avait des raisons politiques et personnelles à désapprouver l'élevation de ce Prince. (Depuis l'avènement de Napoléon au pouvoir absolu, le Général Bernadotte était le seul des illustres individus de la révolution qui maintenait une opinion indépendante en faveur de la liberté: Comme il n'approuvait pas les abus du pouvoir arbitraire, Napoléon le craignit et ne négligea rien qui pût désarmer son opposition et empêcher que les vrais amis de leur patrie se rallaçent autour de lui. Je montrerai plus particulièrement dans la suite où en était le Prince à cette époque et indiquerai toutes les raisons qui avaient mis la défiance entre lui et le

dominateur absolu de la France. Il suffira d'ajouter ici que la maison du Prince était observée et ses pas surveillés. Le prince le connaissait, et soit qu'il en fut indigné voulant prevenir tout espionnage dans sa maison, soit qu'il voulut epargner à Napoleon de vaines inquiétudes — il menait une vie très retirée et admettait peu de monde, en sorte que Mornet et Signeul furent plusieurs fois se presenter sans être reçus. Le hazard fait alors que Signeul rencontra un jour dans une librairie le Général Grimoard écrivain militaire très estimé, qui faisait partie de ce cercle privé dont le Prince était ordinairement entouré. Signeul s'adresse sur le champ à ce General, lui confie sans scrupules le secret de Mornet, ajoutant que cet homme était l'organe d'un grand parti en Suède qui voulait offrir ses hommages à Son Altesse par rapport à la succession au trône. Par cette voie

intermediaire Morner parvint enfin à etre admis auprès du Prince. Il proposa donc franchement à S. A. son plan, tout en affirmant qu'il y avait une partie considerable en Suede qui était en sa faveur et forte que le Prince n'avait qu'à faire mettre son nom sur la liste pour etre sûr de l'issue.

Morner a la figure singulierement petite et une maniere peu frappante de s'énoncer. Les auspices sous lesquelles il debuta, ne pouvaient pas inspirer beaucoup de confiance au Prince. Sa qualité de courrier au moins n'était pas faite pour donner poids à ses insinuations hardies, tandis qu'il y avoit à Paris deux personnes accreditées par le gouvernement Suédois, qui ne savaient rien de son projet—

Soit donc que le Prince trouvait sa mission un peu vague ou hazardé et que la prudence l'empêchait de s'ouvrir à avec un homme, dont il ne connaissait pas

la portée et le pouvoir ; soit que le Prince
crût la chose trop peu probable pour y
fixer son attention — il ne donna que des
reponses évasives en attendant le dévelop-
pement par une voie plus sûre. L'événe-
ment était cependant assez curieux, et pour
sonder le terrein le plus épineux, le
Prince resolut d'aller informer l'Empereur
de ce qui venait de lui arriver. Napoléon
était alors à la Malmaison. À peine
eût-il entendu ce que lui racontait le
prince qu'il lui dit avec une apparente
tranquillité : "Ne songez pas à ce pays là
car Vous n'y trouverez ni gloire ni bon-
heur" Puis il observait avec cette décla-
mation précipitée qu'on a remarqué en lui
quand il voulait agir sur les hommes par
les paroles" que le Roi de Suède venait de
lui communiquer ses dispositions en faveur
d'un prince danois et que le projet con-
traire d'un simple individu ne pouvait
qu'être un coup de tête precoce." Chaque

phrase fit connoitre l'embarras où il etait et il eût vainement recours à toutes ses manoeuvres declamatoires pour persuader le Prince des dangers qu'il aurait à courir en Suède.

Les circonstances cependant se developpèrent singulierement en peu de tems. Mornier quoiqu'il fût à peine à quoi s'en tenir avec le Prince lui meme, encore moins avec la vérité qui allait s'ouvrir en Suède, employait néanmoins tous les moyens qu'il pouvait imaginer pour faire marcher son plan. Parmi les personnes marquantes de Suède, qui se trouvaient alors à Paris etait le Général Comte de Wrede, chargé / comme nous avons dit dans le chapitre precedent / d'une mission importante à la cour de France. Ce Général joint à un jugement eclairé dans les affaires, un caractere à toute épreuve et la noblesse d'un chevalier du tems jadis. S'il fallait un homme

pour donner du poids aux projets de Morner, il en était sans doute le plus capable, par son nom, par la place élevée qu'il tenait dans l'état et par la confiance intime de son Souverain. Morner, qui avait autrefois servi dans le regiment du Général ne s'était pas aussitôt informé des dispositions du Prince de Ponte Corvo qu'il se rendit chez son ancien chef, qui était à la veille de son départ de Paris. Morner s'ouvrit à lui avec la franchise d'un soldat et employa tous les ressorts d'un patriotisme desintéressé pour engager le Général à se mettre à la tête d'une cause, qui touchait de si près le bonheur et le salut de la patrie. Le comte de Wrede, qui avait eu plusieurs fois l'occasion de voir le Prince de Ponte Corvo pendant son sejour à Paris était fort disposé en sa faveur. L'admiration rue à sa gloire, non moins que-

le souvenir de toutes les marques de préférence que le Prince avait témoignées pour la nation suédoise avaient fait naître pour lui un amour et une estime si prononcées dans les dames éclairées en Suède, que le Comte de Wrede, étant en France, n'avait pû s'empêcher de rendre témoignage à cet illustre guerrier des sentimens de ses compatriotes. Il le vit en effet quelques jours après son arrivée à Paris, long-tems avant qu'il fut question de la succession au trône de Suède. - Comme on sait, le Prince a la parole extrêmement agréable et la conversation si engageante que celui auquel il fait l'honneur de parler en particulier une fois, ne peut se défendre de ses charmes. On peut donc juger des sentimens qu'il inspira au Comte de Wrede d'autant plus que les dispositions personnelles et politiques de ce général ont toujours été

dit son premier abord à ce Prince
en faveur de la France. Il ne quitta le
Prince Jans épancher cette espèce de sentiment
qui inspire à toute âme honnête le sen-
timent de ce qui est grand, loyal et généreux.
avant la revolution
Le comte, qui avait connu et aucune no-
blesse de France, si célèbre par sa politesse;
en avait retrouvé une nouvelle, glorieuse
en effet, mais qui ne lui retraçait en
rien les agrements des tems jadis. Trou-
vant reunis dans le Prince de Ponte cor-
vo la gloire militaire de la revolution
et la chevalerie des tems reculés, il
avait raison de dire en quittant la Fran-
ce "que le Prince de Ponte corvo était le seul
Français qu'il y avait trouvé" / Lettre au
Comte d'Engestrom /.

Lorsque Mornier fit part au
Comte de Wrede de la proposition qu'il
avait fait au Prince de Ponte corvo, le Comte en fut
surpris, sans pouvoir désapprouver dans le fond de
son coeur, ce grand hommage, rendu aux vertus et à la
gloire du Prince. La confiance, l'admiration et le re-
spect qu'inspire

spire un génie transcendant, relevé par
tant de vertus privées, ne pouvaient qu'
agir fortement sur l'esprit du Général.
Il connaissait le Prince dépendeur de l'in-
dépendance et magistrat de la liberté.
Les intérêts politiques donnaient encore
plus d'importance à la question. Après
avoir pris un apperçu rapide et sûr des
circonstances, le général se détermina pour
le plan de Morner. Il le fit en patri-
ote zélé autant qu'en homme éclairé et
désintéressé, car les vérités simples et frap-
pantes ont toujours de l'empire sur ceux
qui préfèrent les intérêts de leur patrie
aux calculs de l'égoisme —

Le Prince était à peine revenu de
Malmaison qu'il eût une entrevue avec
le Comte Ulrede. On n'en connait
point les particularités; mais il est à pré-
sumer que le Prince, qui aime la gloire,
ne fut pas insensible à la voix d'un
peuple si illustre dans l'histoire. D'ailleurs

les hommes que la nature a designés par de si grandes facultés à gouverner les peuples, ont le besoin de se mouvoir dans une vaste sphère d'action : Le prince ne pouvait donc que permettre que l'on opérât en sa faveur.

Le Comte Wrede partit de France, fortement resolu de se mettre à la tête de cette affaire. Il écrivit avant son départ de Paris une lettre au Comte d'Engestrom dans laquelle il developpa avec l'habileté d'un homme d'état la force des motifs qui l'y avaient determiné. Le Baron Lagerbjelke / ministre de Suède à Paris / fut totalement etranger à tous ces evenemens jusqu'au moment du départ du Général Wrede. Mr. Lagerbjelke, homme fin, souple et délié, est connu par la gaieté de son esprit, et je ne sais si l'on pourrait citer en Suède un homme plus remarquable par sa conversation et par le talent plus important et plus nécessaire de connoître et de juger

tous ceux qui jouaient un rôle politique en Europe. Dépositaire des secrets du Roi par rapport à la succession et lié, par les devoirs de sa place, à la volonté de son souverain, il ne pouvait pas être confident d'un projet qui tendait en effet à faire échouer les vues du Roi. Aussi Mr de Lagerbjelke fut-il glacé de consternation lorsque le Général Wrede lui en fit part. Toutes les suites cruelles d'une soumission aveugle à la France et de l'anéantissement complet de notre existance maritime et commerciale, se concentraient tout d'un coup dans l'imagination altérée du Baron. Compromis diplomatiquement devant le roi par l'ignorance de ces faits, il ne voyait que l'embarras du Monarque, auquel les mesures du Général Wrede se présenteraient sans doute comme les préparatives immédiats de notre éclavage politique: il fut long tems avant de revenir de son étonnement et de ses inquiétudes.

Ces événemens, survenus si inopinément,

furent inconnus à Orebro jusqu'au moment
du retour de Mrs de Morner. La sensation
qu'ils firent dans le gouvernement fut
très grande, et je vais en consigner les
détails, tels qu'ils m'ont été donnés par
les acteurs eux mêmes. Quelles que soient
les circonstances du moment, l'historien n'a
qu'un seul devoir vis-a-vis de ses contempo-
rains et de la posterité — c'est d'observer
scrupuleusement la verité; (car Toute transaction
avec les circonstances devient un crime contre les
générations futures, qui s'instruiront par le
passé. Morner, arrivé à Orebro, fut
arrêté au premier moment et depuis renvoyé
de la Diète à son regiment. Le Comte de
Wrede, venu quelques jours plus tard, eût d'au-
tant plus de resistances à combattre que son
activité politique était d'une plus grande
consequence. Sa conduite, alors connue
dans tous les détails, causa beaucoup d'
alarme et de surprise au Roi. Ayant don-
né sa parole au Duc d'Augustenbourg, il

le monarque
ne pouvait pas tout d'un coup adopter un
avis contraire, d'autant plus qu'il eût tou-
jours regardé un prince de la dynastie impé-
riale de France, comme un instrument re-
doutable de la politique de Napoléon. On
ne voyait pas cependant le danger là où
il était en effet, — on le croyait là où était
le secours. Le Comte de Mörner eût sur
le champ une explication remarquable avec
le Roi. Le Monarque, vivement attaché dans ce moment à
la maison de Holstein et en butte aux insi-
nuations de ce parti, j'anima jusqu'à
reprocher au Comte de Mörner d'oublier ses
devoirs envers le trône et l'illustre dy-
nastie des Wasa en voulant placer "un Sol-
dat français" sur leur trône Ψ. Le général

Ψ Sans doute le Roi ne se doutait pas alors
du changement subit qui eût lieu dans son opinion
de ce prince bien-aimé du moment qu'il le vit pour la
première fois; mais la manière dont il reconnaissait
son erreur, fait honneur à sa mémoire. Le gé-
néral Mörner, retiré des affaires depuis 1812 vint à
Stockholm vers l'été 1815 pour présenter ses hommages
au

défendit noblement sa cause, appuyée sur des arguments supérieures et lorque le Roi ne pouvait pas obtenir qu'il donnât sa voix au Duc d'Augustenbourg il prit sa parole d'honneur de ne la donner à aucun des deux rivaux. Le général Adlercreutz fut obligé de donner la même promesse. La suite en était seulement, que le Duc d'Oldenbourg eût inopinement deux voix, les seules prononcées en sa faveur, et qu'Adlercreutz et Wrede redoublèrent d'efforts pour faire triompher la cause du Prince de Ponte Corvo, la seule qui convenait à la Patrie dans ce moment de crise.

Le général Wrede railla donc autour de lui tous ceux qui j'étaient intimement

---

au Roi. Il le trouva au milieu d'un grand cercle à la cour où était aussi le Prince royal. En appercevant le Comte Wrede, le vieux monarque courut attendri dans ses bras et lui dit, en jetant un regard plein d'emotion sur le Prince royal. "Je vous revrai éternellement grau Mon cher Wrede de ce que Vous avez fait pour moi et pour mon royaume. Que le ciel vous en recompense!

9.

attachés à la France et espéraient une restauration à l'aide de sa main puissante. C'est ce grand intérêt politique, il faut le dire, autant que l'admiration et la confiance inspirées par les qualités éminentes de ce Prince, qui ont porté la nation à le préférer si unanimement. Depuis un siècle, marqués par une doctrine politique peut-être partiale, la Suède était accoutumée à regarder la Russie comme son ennemie née, et plus elle devenait redoutable en s'agrandissant de nos plus belles provinces, plus nous nous étions rapprochés de la France, seule puissance en Europe que l'on croyait en état de contenir la prépondérance russe et nous remettre à la place où nous en étions il y a 150 ans. Cette disposition des esprits était générale en Suède et prit surtout de l'ascendant après la perte de la Finlande et l'avènement de Napoléon. Dans ces vues le général Wrede se détermina pour le Prince de Ponte-Corvo. Son parti s'accrût rapidement et prit

de la consistance, car il avait l'évidence des avantages de son coté.

Néanmoins il est difficile d'imaginer une position plus fausse que celle où se trouvaient alors les parties, les uns vis-à-vis les autres. D'un coté on criait aux dangers que notre indépendence politique allait courir si l'on faisait tomber le choix sur un prince français, sans penser que la soumission d'un prince dauois à la volonté de Napoléon était bien plus à craindre à mesure qu'il lui manquait de forces innées pour s'y soustraire. Ceux au contraire qui voulaient le Prince de Ponte Corvo croyaient favoriser les vues de l'Empereur de France, qui par reconnaissance et par politique devait nous rendre notre ancienne balance. Cétait une erreur, constatée par les faits. On n'avait pas la cheville ouvrière de la politique de Napoléon. On s'appuyait avec raison sur notre besoin d'un grand capitaine et d'un homme d'état experi-

mente ; mais on ne se doutait pas que le caractere élevé, les talens et l'energie du Prince de Ponte Corvo etaient justement ce qui donnait de l'ombrage à Napoleon et lui faisait craindre son élevation sur un trône qui etait hors de sa portée. Les patriotes suédois, ignorant ces scrupules croyaient au contraire que le choix du Prince de Ponte Corvo allait dans le sens de sa politique : Cette fausse conviction a puissamment servi leur cause.

La diète d'Orebro s'ouvrit le 30 Juillet et deux jours apres on avait procédé à l'élection des membres des divers comités de la diète. Le 6 Août on organisa le comité secret qui avait à preparer tout ce qui avait rapport à la succession. Ce comité était composé de douze personnes Ψ. Le Comte de Brahé, elu Président

---

Ψ De l'ordre de la noblesse : le Général Comte Wrede félu président du comité après la resignation du Comte de Brahe s, le Conseiller d'état Baron Adle-

y resigna, repugné par l'expérience de 1800, lorsque il était Maréchal de la diète de Norrkoping. Il fut inopinément remplacé dans le comité par Général Wrede, revenu le 27 Juillet de son voyage à Paris. Son élection à la présidence du comité secret fut d'un heureux augure. Comme nous savons, le général Adlercreutz, également populaire par la revolution et par l'eclat de sa renommée militaire se reunit au Comte Wrede. Il employait son ascendant sur l'esprit de roi en faveur de la cause qu'il avait embrassée, parceque c'était celle de la patrie.

Il n'est pas de mon plan d'entrer ici dans toutes les discussions qui eurent lieu dans le comité secret relativement à la succession. Il est de notoriété publique

---

sparre et Mr. Silfverstolpe. De l'ordre du clergé: Les évêques Mrs. Nordin et Rosenstein et le professeur Wikman. De l'ordre des bourgeois: le Bourgmestre Hallquist de Stockholm, le Conseiller de mines Rothoff et le Negociant Arfvedson de Gothembourg. De l'ordre des paysans: André Bengtson de Jellingsbro, Johan Johansson d'Olande et Eric Åberg de Westrobothnie

comme je l'ai dit, que les partis s'y étaient rangés sous deux bannières ; mais il suffira d'observer que s'il y avait différence d'opinions dans le comité, il n'en est pas moins vrai que tous les membres furent guidés par le zèle le plus sincère à préparer pour l'avenir les avantages les plus solides à la patrie. Les mêmes intentions patriotiques animaient tous les publicistes en Suède qui étaient en mouvement pour faire jour à leurs idées : il en était de même en Danemarc, où les esprits s'occupaient infatigablement de la réunion des couronnes scandinaves ; Mais dans le comité secret, d'où devait sortir la décision finale, les voix n'étaient enfin partagées qu'entre le Prince d'Augustenbourg et le Prince de Ponte Corvo.

Dans le conseil d'état où l'on s'était une fois déclaré conformément à l'avis du Roi en faveur du Duc d'Augustenbourg, personne n'avait voulu énoncer une opinion

contraire à la femme, tant on savait que le Roi desapprouvait les mésures prises par le Général Wreed. Un seul — le Baron de Platen, eût le courage d'être le premier à rompre des lances en faveur du nouveau candidat. Brave et intrepide marin, Mr de Platen a un esprit actif, transcendant et tenace, qui est fait pour s'exercer sur de grands objets. Si, par son patriotisme ardent, il n'avait dirigé tous les ressorts de son génie vers l'entreprise colossale de reunir la mer Baltique à celle du Nord, il se serait également signalé dans une autre carrière quelconque: Partageant le noble desinteressement et les vues politiques du Comte de Wreed, il resolut de contribuer à leur triomphe. Or au milieu du silence déférant qui regnait dans le conseil, Mr de Platen élève la voix en developpant avec cette force qui naît d'une conviction intime les avantages immediates qui resulteraient du choix du Prince de Ponte Corvo. Il dissipa en partie le pres-

tige des apparences et la crainte mal fondée
qui causaient les liens qui attachaient ce
Prince à la France. Il prouva que s'il
nous fallait prendre envers la France une
attitude indépendante, il nous fallait juste-
ment la force de son bras et de son génie,
et que le Prince, en pareil cas, ne pou-
vait jamais séparer sa gloire et ses inté-
rêts de ceux de sa nouvelle patrie. Quant
au Duc d'Augustenbourg il fixa l'attention
sur le point critique où nous en étions
et sur le danger de confier le sort du
trône et du royaume à un individu tota-
lement étranger aux affaires, n'ayant d'au-
tre reputation que celle d'un savant. La
comparaison entre les deux alternatives
était facile et devait nécessairement tomber
au désavantage du Prince danois. Cette
excellent discours fit une vive impression
sur le Roi et sur le conseil comme on
verra par les suites. Néanmoins la
pluralité des suffrages du peuple aurait

peut etre tardé encore à se manifester pour l'opinion de Mr de Platen, si un événement inattendu ne l'eût accéléré.

Les choses en étaient à ce point lorsqu'un voyageur Français arrive à Oerebro le soir du 11 Août. C'était le Vice Consul Journières (ci-devant residant à Gothembourg). Il venait directement de Paris. Un bruit se repandit à la ville qu'il avait apporté des dépêches importantes qui pouvaient avoir de l'influence sur les déliberations de la diète. Deux jours après l'on trouva inserée dans une feuille officielle d'Upsal une lettre d'Oerebro. Cet article, trop remarquable par ses faits pour etre passé sous silence, porte toutefois un caractere qui en rend l'authenticité très suspecte. Aussi a-t-il été refuté depuis dans une feuille officielle. Il etait conçu en termes suivans:

Deux courriers arrivèrent ici hier le 11 Août de Paris. Ils apporterent des de-

pièces à la part du Prince et Poste Corvo avec les portraits du Prince, de son épouse et de leur fils. Y. A en croire le bruit répandu, le Prince, en cas que l'élection au trône tombât sur lui, consent à déposer de ses propres moyens 8 millions francs dans notre banque; de même affranchir à ses dépens tous les fiefs royaux en Poméranie ainsi que tous les vaisseaux avec leurs cargaisons condamnés dans les ports de France. Ceux ci montent jusqu'à 3 millions R.D. de banque. Selon les dits renseignements, les assurances, donnés par le Prince de nous procurer un libre

---

Y J'ignore cette circonstance, ainsi que l'arrivée prétendue de deux courriers. Au fait seulement que Fournières remit au général Wrede un portrait du jeune prince Oscar / le représentant offrant sa première écriture à son père le jour de sa fête. /. L'on a dit de même que Fournières présentait au Comte d'Engestrom un étui précieux avec les portraits en miniature de Leurs Alt. le Prince et la Princesse — Je ne l'ai jamais vu —

exportation de nos produits et autant de communications avec l'Angleterre que permet la situation actuelle et exige notre besoin prouvent incontestablement la bienveillance de l'Empereur Napoléon pour nous et pour le Prince, dont il paroit souhaiter l'élevation sur notre trône.

Je ne prendrai pas la peine de refuter un article, qui ne pouvait etre inventé que pour emporter le vulgaire qui ne s'élève pas aux appréciations difficiles, et qui ne pouvait pas non plus pénétrer au fond de la politique de Napoléon, ou mesurer le caractere personnel du Prince et la position épineuse où il se trouvait vis-à-vis de l'Empereur. Mais le parti qui voulait tout hazarder pour faire triompher la cause du Prince, ne croyait pas devoir negliger aucune arme pour arriver à un si grand but, sachant que les apparences peuvent souvent l'emporter sur la realité pour persuader les têtes pré-

-occupées sur lesquelles les verités les plus
simples n' ont souvent aucun empire.

Quoiqu' il en soit la lettre que je viens
de citer, produisit un effet prodigieux sur
tous les esprits. La présence de Mr
Journières cadrait en outre d'une manière
inattendue avec d'autres circonstances égale-
ment imprévues. Ψ Six heures après son
arrivée et pendant qu'elle fut encore un
secret, les principaux operateurs dans
l'opposition à la diète, quittèrent la ville
pour aller faire un bon dîner à Dyltra
3/4 lieus d' Orebro. Ils se plaisaient à
la table et consacrèrent aux rêves de

Ψ Seigneul p.r ex. écrivait au Comte d'Engs-
tröm "que l'Empereur Napoléon était charmé de
la proposition qui avait été faite au Prince de Ponte
Corvo; que l'Empereur y avait reconnu l'attache-
ment que le Roi portait à sa personne et à
sa politique et qu'il voulait tout faire pour
ménager la Suède dans les circonstances péni-
bles où elle était". Cette lettre fut remise
au comité secret et eût une grande influence
sur l'issue de ses délibérations.

leur victoire toute la journée sans connaître le danger qui menaçait leur ouvrage. Pendant leur absence toutes les têtes furent gagnées par l'évidence des avantages qu'offrait sous tous les rapports l'élection d'un Prince, si supérieure à son rival danois. La défection des esprits fut si rapide que lorsque les acteurs du parti opposé rentrèrent le même soir dans la ville, tout avait changé de face. On ne voulait plus entendre parler que du Prince de Ponte Corvo. La majorité de la diète s'était si unanimement déclarée en sa faveur, que tous les efforts du parti opposé pour en détourner les esprits étaient inutiles. Pendant ce peu de jours le général Wrede reçut des députations en forme de plusieurs ordres de la diète qui le sollicitèrent de leur faire montrer le portrait de jeune Prince Oscar. Les paysans surtout en furent sensiblement touchés. On se livra hautement à des accla-

mations de joie et emmena le portrait du
jeune prince en triomphe. Le prestige
politique qui avait faiblement soutenu le
parti du Duc d'Augustenbourg fut dissi-
pé et toute diversité d'opinions finit par
se confondre dans la masse. Les séan-
ces du comité secret furent reprises le 14
Août. Le 17 il donna au roi le résul-
tat des délibérations — Ce fut unanime-
ment en faveur du Prince de Ponte Corvo.

L'opinion du monarque, en butte
pour les deux partis qui l'emportaient tour
à tour, se rangea enfin du côté de la
majorité parcequ'il ne pouvait pas se
séparer de la nation. Le Prince de
Ponte Corvo, auquel les premières dispo-
sitions du Roi ne furent pas un secret,
avait déclaré de prime moment par
cette noblesse de caractère qui lui est pro-
pre "que si toute la Suède demandait
son élevation au trône il croyait ne devoir
pas l'accepter, si elle était contraire aux

vœux du Roi". Ce trait de grandeur d'ame, parvenu à la connaissance du Roi au moment où il voyait la volonté et la nation se prononcer sans retour, fit une impression profonde sur lui et le remplit d'estime pour le Prince. Il céda alors aux vœux de son peuple. Il se détermina de proposer lui même le Prince de Ponte Corvo à la succession au trône.

Le Roi prit ce parti au milieu des inquiétudes que lui causaient encore la crainte de tomber en dépendance de la politique de Napoléon. L'on peut en juger par l'anecdote suivante: Lorsqu'il fit part au Comte d'Engestrom de la proposition à faire aux états au sujet de la succession, il lui dit en souriant" Je devais la faire accompagner par le discours que tenait Napoléon à son jeune neveu en l'investissant du grand-duché de Berg: Souvenez Vous toujours, dans quelque position que vous

plaisent ma politique et l'interêt de mon empire, que vos premiers devoirs sont envers moi; vos seconds envers la France; les troisièmes envers le peuple confié à Votre gouvernement.

Heureusement les resultats dissipaient bientôt les impressions défavorables produites par les apparences. Ni le génie ni le coeur d'un Prince pour qui tout un peuple se dévoue, ne peuvent s'avilir dans l'obéissance aveugle pour un homme, qui méprise assez les peuples et les rois pour enseigner publiquement aux Souverains de sa création, que les sentis de son gouvernement étaient de mettre son égoisme gigantesque à la place des interêts de l'espèce humaine

Je reviens à la diète. À peine la proposition formelle du Roi, conçue dans les termes les plus flatteurs pour la gloire du Prince, fut-elle reçue que les états

procederent à l'acte solennel de son élection, qui se fit avec une majorité unanime le 21 Août 1810. Ce jour a été un des plus beaux pour la Suède, parceque'il lui annonçait une nouvelle époque de gloire et de prospérité.

L'esprit de magistrature, dont le publiciste investit tout historien qui se complaire à l'instruire et à lui plaire, me permettra quelques observations sur la necessité qui nous commandait ce choix dans l'état convulsif où se trouvait l'Europe à cette époque. Quelque fut le parti politique qu'allait prendre la Suède, il lui fallait un grand appui moral pour relever la confiance et les forces de la nation, car il était clair qu'elle irait passer la dernière crise. Or on ne pouvait trouver cet appui que dans le génie d'un capitaine consommé, réunissant à sa reputation militaire l'expérience et la penetration de l'homme d'état; qua-

lités les plus précieuses dans le chef d'une monarchie faible et ébranlée au milieu des secousses qui ont entraîné la chûte de tant d'états, précisément parce que les monarques ne savaient pas ni juger leur adversaire commun, ni conduire eux mêmes leur peuples au combat. On voulait nous inspirer des inquiétudes sur les dispositions du prince en faveur de la France. Heureusement le Prince était par son caractère même ennemi personnel de Napoléon, et il le fut politiquement comme chef d'un état libre et indépendant. En politique, au reste, il n'y a ni haine, ni amitié, ni attachement à certains systèmes, ni routine du passé, ni regles tout faites pour l'avenir. Il n'y a que le devoir d'apprécier les véritables interets du peuple; et un prince appellé par la voix libre de toute une nation renonce au même moment et sans retour à tous ses interêts antérieurs pour s'identifier avec ceux de sa nouvelle patrie.

Dans un état dont les institutions sont le fruit d'une longue expérience, qui a fixé les limites des pouvoirs et dans un temps paisible où les commotions politiques ne mettent pas l'édifice de l'état à l'épreuve les qualités personnelles du Souverain n'influent pas sensiblement sur les événements; — Dans leur marche mesurée et uniforme l'on ne ressent pas le besoin de cet appui supérieur que donnent les talens et le génie; car les systèmes y ont pris la place des individus. Mais lorsque tout d'un coup on se trouve transporté au milieu d'une de ces crises de l'histoire qui anullent tous les rapports ordinaires et menacent d'entraîner tout ce qui subsiste encore, — il faut bien plus que cette paisible routine qui est la sphère d'action des facultés ordinaires. Le danger imminent et la marche irresistible des événemens appellent à haute voix des hommes extraordinaires. C'est alors qu'il faut aux trônes l'appui de ce

génie vaste et audacieux, dont la providence ne fait présent qu'à quelques êtres privilégiés ; cette force de l'ame et cette activité déterminée qui ôte aux obstacles le temps de s'accumuler ; et cette décision rapide dans les occasions périlleuses, qui est le vrai caractère des hommes, destinés à jouer un grand rôle.

Depuis Gustave Vasa aucune élection au trône n'avait été aussi solennelle et unanime. Je dis unanime ; car ce qui avait vigoureusement agi sur l'opinion de la masse c'était que ce Prince était enfant de la grande revolution sociale qui avait relevé les peuples de l'avilissement où le despotisme et l'oppression féodale de tant de siècles les avaient plongées. Ayant parcouru toutes les gradations de la vie privée avant de parvenir à l'état de Prince, et étant élevé dans les principes de la liberté et de l'egalité, il devait proteger plus puissamment que personne les interêts de la

majorité, sans reconnaître d'autres privilèges
que ceux qui naissent du mérite et des ver-
tus sociales. Le génie du siècle était
pour lui. Les avantages de nos insti-
tutions libres ne pouvaient pas avoir
de meilleure garantie que la sienne, car
il était appelé à marcher à la tête des
nouveaux intérêts, dont il tirait sa force.
Représentant de ces intérêts dans son nou-
vel état de souverain il avait sans doute
une grande et belle tache à remplir. La
Suède allait prospérer sous les auspices
d'une dinastie, illustrée par la gloire de
son fondateur et censée la plus le-
gitime de toutes, car elle existe en vertu du
grand principe de la légitimité des peup-
les. Un Prince, élu librement par la
nation est fort à la fois de sa vieu-
nité ancienne et de son titre nouveau.
Il plaît à l'imagination par les sou-
venirs qui la captivent et satisfait la
raison par le suffrage national dont il

j'appuye. Il repose avec confiance de toutes les forces de la nation parcequ'il est l'homme de sa volonté et qu'il ne la dépouille d'aucune partie de son heritage politique.

Le 4 Septembre le Prince reçut par le Comte de Rosen la nouvelle officielle de son election, dont il etait naturellement impressé de faire part à l'Empereur pour savoir à quoi s'en tenir avec lui. Napoleon fut saisi d'inquiétudes à la nouvelle de cet événement, et l'on peut en juger par l'anecdote suivante que raconte Mad^me de Staël.

Loin que Napoléon eût souhaité que le prince fut choisi par la nation Suédoise il en etait très mecontent et le Prince avait raison de craindre qu'il ne le laissât pas sortir de France. Le Prince a beaucoup de hardiesse à la guerre, mais il est prudent dans tout ce qui tient à la politique; et sachant très bien juger

le terrein, il ne marche avec force que vers le but dont la fortune lui ouvre la route. Depuis plusieurs années il s'était adroitement maintenu auprès de l'Empereur de France entre la faveur et la disgrace; mais ayant trop d'esprit pour être confondu comme l'un de ces militaires formés à l'obéissance aveugle, il était toujours plus ou moins suspect à Napoléon qui n'aimait pas à trouver reunis dans le même homme un sabre et une opinion. Le prince en racontant à Napoléon comment son élection venait d'avoir lieu en Suède, le regardait avec ces yeux noirs et perçans qui donnent à sa physionomie quelque chose de très frappant. Bonaparte se promenait à côté de lui, et lui faisait des objections que le Prince refutait le plus tranquillement qu'il pouvait, tachant de cacher la vivacité de son dépit: enfin après un entretien d'une heure Napoléon lui dit tout-à-coup: "Hé bien! que la

destinée j'accomplisse ! Le Prince entendit très vîte ces paroles ; mais il se les fit répéter, comme s'il ne les eût pas comprises pour mieux s'assurer de son bonheur. Que la destinée s'accomplisse ! reprit encore une fois Napoléon, et Bernadotte partit pour regner sur la Suède

Pour faire bien juger des événemens qui succederent à l'avénement du Prince royal en Suède, le lecteur me permettra de rapeller ici, comme je l'ai promis, quelques faits antérieurs par rapport à l'Empereur et lui. Les actions des mortels tiennent souvent à des circonstances particulières qui ne peuvent pas être passées sous silence, tant que le devoir de l'historien est de remonter à la source des événemens.

Le prince royal avait parcouru avec une gloire sans tache la carrière la plus critique de la revolution, et, selon l'observation d'un historien profond,

"pendant des guerres longues et meurtrières, plusieurs generaux ont pu se faire la reputation d'etre sans peur ; mais il est infiniment rare d'avoir été sans reproche dans une époque de commotions civiles." Le prince a toujours été aussi etranger aux factions que prêt à se devouer à la defense de son pays ; et la France lui doit d'avoir preparé son salut dans les tems les plus difficiles de la revolution. Tout le monde se rappelle la situation perilleuse de la France en 1799 et les succès, preparés par le Prince comme administrateur du departement de la guerre. Bonaparte etait alors en Egypte. Les dissentions dans l'interieur du Directoire avaient desorganisé les armées et mis le gouvernement à deux doigts de sa perte. Les partis se multiplierent à l'infini dans l'interieur et l'on entendait deja dans le gouvernement cette espèce de craquement qui precede la chûte de l'edifice. On souhaita d'abord

que le Général Joubert se mit à la tête
de l'état : un autre parti désignait Moreau
pour premier magistrat de la république ; Mais
ni l'un ni l'autre ne se sentit assez d'ha-
bileté politique pour une telle situation—
et ils aimaient mieux s'exposer aux dan-
gers qu'aux affaires—

Parmi les autres généraux français le
Général Bernadotte était le seul qui réu-
nissait, comme il a prouvé dans la suite, les
qualités d'un homme d'état et d'un grand
militaire. Par ses vertus privées autant
que par ses talens supérieurs il jouissait de
l'amour, du respect et de l'admiration que
commandent à tous les partis le citoyen
éclairé et le guerrier magnanime. Moreau,
ayant refusé de se mettre à la tête des
affaires, le général Bernadotte attirait en
effet tous les regards au moment où l'on
s'attendait à la chûte du Directoire.
Néanmoins tant d'avantages ne pouvaient
le déterminer à suivre cette noble ambition

qui doubla les forces de l'honnête homme
quand, à la volonté de faire le bien, il
joint la conviction que le ciel lui en a
aussi donné le pouvoir. Le Prince
se borna donc à rétablir les armées
pendant qu'il fut ministre de la guerre.
Par son génie et son activité il par-
vint à reformer dans le département
de la guerre, pendant un ministère de
deux mois le désordre, les dilapidations
et les abus de toute espèce qui étaient
à leur comble. Les armées furent
renforcées, pourvues de tout ce qui leur
manquait et pour ainsi dire créées de
nouveau. Par suite de ce rétablissement
de la force armée les Anglais furent
repoussés de la Hollande, Masena re-
prit en Suisse l'offensive contre les
Russes et Moreau put tenir tête aux
Autrichiens en Italie. Ce n'étaient
donc plus les revers de la France au
dehors qui faisaient désirer Bonaparte

en 1799; mais la peur mal fondée que causaient les jacobins et l'espérance de voir terminé par lui cet état volcanique qui avait déchiré la France depuis le commencement de la revolution. La nation se précipita dans les bras de Bonaparte, et celui, qui avait preparé le salut de la France et par ses vertus était sans doute le plus digne de la gouverner, renonça noblement au même pouvoir dont Napoléon s'empara sans scrupules —

Cependant le Premier Consul sentit très bien le danger qu'il y avait pour lui d'avoir au milieu de la republique des individus tels que Bernadotte et Moreau lorsqu'il était question d'introduire le despotisme. Une opposition devait necessairement en être provoquée: Elle pouvait trouver en eux des appuis redoutables: il fallait le prevenir. Moreau fut exilé. Bernadotte, plus grand politique, ne donnait

pas dans les pièges. Il n'agit point contre Napoléon, mais il ne dissimula pas ses sentimens. Le jour de l'inauguration du concordat à Notre-Dame lorsque le premier Consul s'entoura de tout l'appareil de la royauté pour habituer les Français au retour des formes monarchiques, il dit avec satisfaction à ses généraux: N'est-il pas vrai qu'aujourd'hui tout paroissait retabli dans l'ancienne ordre ? Oui citoyen Consul / lui répondit le Général Desnadotte / tout paroit retabli dans l'ancienne ordre, excepté deux millions de français qui sont morts pour la liberté et qu'on ne peut faire revivre.

Un caractere aussi prononcé en faveur des principes que Napoléon avait à vaincre pour parvenir au pouvoir absolu, ne pouvait que lui donner de l'ombrage, et cela devenait ~~beaucoup~~ d'autant plus delicat que le prince avait une très grande popularité. Ses talens militai-

res. étaient trop signalés pour permettre qu'il fut inactif et les honneurs qui lui furent conférés dans le nouvel ordre monarchique étaient simplement ce qui était dû à son mérite. On n'aurait pu l'écarter sans exciter une réclamation générale de l'armée. Cela donnait une apparence de faveur à sa situation; mais la disgrace de l'empereur était assez prononcé après la bataille de Wagram où le Prince avait noblement défendu l'honneur des Saxons, insulté dans un des bulletins de l'empereur. Il se trouvait dans cet état équivoque lorsque les Suédois venaient lui offrir leur trône. Napoléon y consentit, pensant peut-être qu'il était moins dangereux d'avoir un antagoniste au dehors que de s'en susciter un au milieu de la France et de pousser à des mesures extrêmes un homme énergique.

Les paroles à jamais mémorables,

adressées par le Prince à Napoléon lors de son départ, attestent les sentimens avec lesquels il allait au devant de sa haute vocation : Lorsque Napoléon lui parla de ses devoirs envers lui et la France, le Prince répondit avec calme : Je serai Suédois de coeur et de sentiments du moment que je mettrai pied sur le sol de la Suède : Votre Majesté pourra compter sur moi tant qu'Elle n'exige de la Suède que ce qui est compatible avec les intérêts et la gloire de ce pays — jamais si Votre Majesté exige le contraire. En tel cas il vaudrait mieux que Votre Majesté me refusât de sortir de France" — paroles d'autant plus remarquables que depuis dix ans, toute énonciation d'une opinion indépendante avait été bannie de l'entourage de Napoléon.

Ex
Bibliotha. Regia
Berolinenfi

3/
III